

A close-up, low-angle shot of a man's face, tilted upwards. He has his eyes closed and a serene expression. Wisps of white smoke or vapor are rising from his nose and mouth, drifting upwards and slightly to the right. The background is dark with out-of-focus orange and yellow lights, suggesting an indoor setting at night. The overall mood is contemplative and ethereal.

N'essuie jamais
de larmes sans gants

Jonas Gardell



N'essuie jamais de larmes sans gants

Jonas Gardell

Traduit du suédois par Jean-Baptiste Coursaud et Lena Grumbach

1982. Rasmus vient d'avoir son bac et quitte la Suède profonde pour la capitale. À Stockholm, il va pouvoir être enfin lui-même. Loin de ceux qui le traitent de sale pédé.

Benjamin est Témoin de Jéhovah et vit dans le prosélytisme et les préceptes religieux inculqués par ses parents. Sa conviction vacille le jour où il frappe à la porte d'un homme qui l'accueille chaleureusement, et lui lance : « Tu le sais, au moins, que tu es homosexuel ? »

Rasmus et Benjamin vont s'aimer. Autour d'eux, une bande de jeunes gens, pleins de vie, qui se sont choisis comme vraie famille. Ils sont libres, insouciant. Quand arrive le sida. Certains n'ont plus que quelques mois, d'autres quelques années à vivre.

Face à une épidémie mortelle inconnue, toutes les politiques sociales ou sanitaires du « modèle suédois » échouent. Les malades séropositifs sont condamnés à l'isolement et à l'exclusion.

Un témoignage unique sur les années sida, un roman bouleversant.

Jonas Gardell est né en Suède en 1963. Il fait des débuts tonitruants en littérature en 1985 et a publié une vingtaine d'ouvrages, traduits dans plus de vingt langues. Docteur en théologie, il est aussi une véritable star en Suède, réputé pour ses one-man-shows décapants et ses interventions provocantes à la télévision.

N'essuie jamais de larmes sans gants connaît un immense succès en Suède. Dans ce roman, Jonas Gardell décrit la vie, la souffrance et le désespoir avec un humour qui sait être dévastateur.

Avec l'aide du programme Europe Creative de l'Union européenne.



N'essuie jamais de larmes sans gants

du même auteur
chez le même éditeur

Et un jour de plus (2000)

Petit comique deviendra grand (2002)

Un ovni entre en scène (2005)

Ouvrage traduit avec l'aide du Swedish Arts Council, Stockholm.

Ouvrage traduit et publié avec l'aide du programme
Europe Creative de l'Union européenne



Jonas Gardell

N'essuie jamais de larmes sans gants

traduit du suédois par
Jean-Baptiste Coursaud et Lena Grumbach

roman

GAÏA ÉDITIONS

Les traducteurs

Lena Grumbach est née à Malmö en Suède en 1950. Elle apprend le français au cours de ses études et débute avec Marc de Gouvenain une collaboration comme traductrice du suédois vers le français, du début des années 1980 jusqu'en 2007. Lena Grumbach constituera ensuite d'autres binômes. Parmi ses traductions, on trouve des œuvres de Göran Tunström, Selma Lagerlöf, Katarina Mazetti, Stieg Larsson, Camilla Läckberg, Torgny Lindgren, Per Olov Enquist.

Jean-Baptiste Coursaud est né en 1969. Spécialiste des littératures scandinaves, notamment en littérature jeunesse, il devient traducteur en 2000 et compte à son actif plus de 100 traductions littéraires. Son travail pour la promotion et la diffusion de la littérature norvégienne lui a valu en 2008 le titre de Chevalier de l'Ordre royal norvégien du mérite, ainsi que le prix de l'Association norvégienne des auteurs de littérature jeunesse. Il est entre autres le traducteur de Sara Stridsberg, Dag Solstad, Johan Harstad, Kjell Westö.

La citation de Pat Buchanan p. 265 est ici dans une traduction de l'américain par Nicolas Richard (in : *Fairyland*, Alysia Abbott, Globe, 2015)

Les passages extraits de la pièce *Pour Phèdre* de Per Olov Enquist, pp. 411 et 412, sont dans une traduction de Philippe Bouquet (Presses universitaires de Caen, 1995).

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Torka aldrig tårar utan handskar

Illustration de couverture :
© Oliver Charles / Getty Images

© Norstedts, Stockholm, 2012-2013

© Gaïa Éditions, 2016, pour la traduction française
ISBN 13 : 978-2-84720-718-7

1

L'amour

Cette journée d'août s'en est allée sans un nuage dans le ciel, mais à travers les fenêtres condamnées du service d'isolement l'été ne pénètre pas.

L'homme dans le lit est terriblement amaigri et marqué par un sarcome de Kaposi au stade avancé. Il n'a plus que quelques jours à vivre.

Habituellement, ce syndrome ne touche que les hommes âgés issus du pourtour méditerranéen et progresse avec une telle lenteur que les malades finissent par mourir d'autres complications. Or, depuis un certain temps, une multitude de cas ont été rapportés, surtout aux États-Unis, où cette forme de cancer s'est montrée beaucoup plus agressive.

Les bras, la tête et le cou de l'homme dans le lit sont couverts de ces grandes taches violacées caractéristiques de la maladie.

Il a d'abominables escarres aux fesses et au sacrum. On a entouré les plaies de mousse pour protéger la peau afin qu'elle ne frotte pas directement au drap et au matelas, mais ce n'est pas d'un grand secours.

Son corps est si mince, presque transparent. Décharné par les diarrhées persistantes. L'homme s'est vidé, expulsant jusqu'à ses organes.

Il est seul. Il n'a jamais de visites.

Depuis quelque temps il a presque cessé de parler. Il reste alité, apathique, mutique. Il lutte.

Parfois il pleure. De douleur ou de chagrin, personne ne le sait.

Deux femmes accomplissent leurs tâches en silence dans la chambre dépouillée dont les fenêtres ne sont jamais ouvertes, dont la seule sortie est constituée d'un sas ouvrant directement sur la cour. Elles s'affairent autour du corps dans le lit comme des prêtresses officient autour d'un autel.

Le jeune homme dans le lit a le regard rivé au plafond. Il respire, il pleure, mais il ne parle pas.

À son chevet se trouvent une infirmière d'un certain âge et une aide-soignante plus jeune. La plus vieille travaille à l'hôpital des maladies infectieuses de Roslagstull depuis de nombreuses années. La plus jeune vient d'y être affectée. Toutes les deux portent des gants en latex, un masque de protection, une charlotte et une blouse jaune. Ensemble, elles ont soigné et posé un pansement sur l'une des escarres de l'homme.

Cela fait, l'aide-soignante a enlevé par inadvertance ses gants souillés, peut-être pour remettre en place un drap.

Elle se penche soudain sur le jeune homme dans le lit et, du dos de la main, essuie rapidement ses larmes. Elle le fait sans réfléchir, dans un geste spontané d'empathie et d'attendrissement.

L'infirmière écarquille un instant les yeux, de réprobation.

Le malade ferme les siens. Il pleure encore.

Leurs soins terminés, les deux femmes quittent la chambre sans un mot.

– Va te désinfecter les mains tout de suite !

Elles viennent juste de franchir le sas – chaque chambre est isolée par deux portes qui ne doivent jamais être ouvertes en même temps – et se tiennent dans la cour, devant le pavillon abritant les chambres où les patients sont contraints à l'isolement.

L'infirmière expérimentée, c'est plus fort qu'elle, ne peut pas s'en empêcher : elle corrige vertement la jeune aide-soignante. Celle-ci ne semble pas comprendre. L'autre précise sa pensée sur un ton irrité.

– Ben, si tu comptes essuyer des larmes comme ça tout le temps, tu as plutôt intérêt à mettre des gants !

– Mais il a tellement de chagrin ! s'exclame la petite nouvelle, désespérée. Sa collègue renifle de mépris.

– Tu connais parfaitement les règles. Chaque fois qu'on est obligé d'entrer dans la chambre d'un malade, même si ce n'est que pour arranger une alèse ou demander s'il a soif, on doit observer rigoureusement la procédure : se laver les mains, enfiler des gants en latex, mettre un masque de protection, une charlotte et la blouse jaune en plastique. Ça ne souffre aucune exception. Les gestes médicaux doivent à tout moment prévaloir sur l'aspect humain. C'est compris ?

– Mais... tente de protester la plus jeune, aussitôt interrompue.

– Enfin bon, maintenant tu le sais. N'essuie jamais de larmes sans gants ! La plus vieille secoue la tête. Puis elle s'en va.

Ce récit parle d'une époque et d'un lieu.

Ce qui est raconté dans cette histoire s'est réellement passé.

Ça s'est passé ici, dans cette ville, dans ces quartiers, chez les gens qui ont leur vie ici. Dans les parcs de cette ville, à ses terrasses de café, dans ses bars, ses saunas, ses cinémas porno, ses hôpitaux, ses églises, ses cimetières. C'est dans les rues et dans les immeubles de cette ville, chez ces gens, que ça s'est passé.

Ce qui est raconté dans cette histoire s'est passé simultanément dans beaucoup d'autres lieux, à la même époque, mais c'est à d'autres d'en faire le récit.

Ce qui est raconté dans cette histoire continue de se passer aujourd'hui, ça se passe tout le temps, mais ça non plus n'appartient pas à ce récit, même s'il se perpétue jusqu'à nos jours.

Raconter est une sorte de devoir.

Une manière d'honorer, de pleurer, de se souvenir.

Une manière de mener la lutte de la mémoire contre l'oubli.

La petite maison n'a en soi rien de remarquable, mais elle se dresse tout en haut d'un rocher à pic qui plonge dans l'eau. Perchée comme un nid, elle contemple la mer. Cette maison dont leur mère a hérité ressemble en réalité davantage au repaire d'un oiseau qu'à une maison de campagne. Le choix a été fait lors de sa construction de ne pas la disposer parallèlement à l'eau mais en angle par rapport à la baie de sorte que, depuis la véranda, on bénéficie d'une vue imprenable sur la mer et le soleil du soir tout en demeurant à l'abri du vent, pour peu qu'il ne souffle pas directement du nord.

– Notre tour de garde rien qu'à nous ! dit souvent leur père pour plaisanter – et tous de prendre alors une mine réjouie car c'est tellement vrai.

Cette bâtisse est leur tour de garde.

En ville ils occupent un logement sombre et exigü, alors que cet endroit est inondé d'une lumière quasi irréaliste et offre un panorama aussi loin que porte le regard. Ce n'est pas sans rappeler la différence entre le monde des ténèbres condamné à l'anéantissement dans lequel vit l'humanité, et le monde nouveau qu'ils attendent eux, avec son flot de lumière qui résulte de la présence de Jéhovah.

Plus tard, lorsque de loin en loin Benjamin se souviendra de son enfance, c'est d'abord l'image de la maison d'été qui surgira dans son esprit : la mer, la lumière – cette lumière qui décidément frôle l'irréel –, la véranda, les marches étroites et bancales qui descendaient vers le ponton et la plage. Une image d'éternité.

C'est un soir entre la fin du printemps et le début de l'été. Les mouettes crient. Le soleil brille sur la baie en contrebas ; ses rayons, mêlés aux lueurs du ciel et de la mer, se reflètent dans toutes les fenêtres de la véranda. L'hiver est enfin vaincu.

Il n'y a plus d'hiver. À l'instar de la mer, quand Jéhovah a instauré son Royaume. *« Et j'ai vu un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car l'ancien ciel et l'ancienne terre avaient disparu, et la mer n'est plus. »*

Dans la journée ils sont allés à la pêche au hareng. La mère est aux fourneaux où elle fait frire les filets panés. Benjamin s'ébat avec sa petite sœur, Margareta. Pendant tout l'hiver la maison d'été leur a manqué – et maintenant, ça y est : ils y sont enfin.

Elle a lentement repris vie. Quand ils ont déverrouillé la porte dans la matinée du samedi pour y pénétrer, le temps semblait être resté suspendu durant l'hiver, comme une horloge qui se serait arrêtée. Il faisait froid et un peu humide à l'intérieur. Par terre, Benjamin a découvert trois petits soldats en plastique vert et une petite voiture. La poupée de Margareta, celle qui ferme les yeux toute seule, traînait dans un coin. Ils étaient sûrement en plein jeu, lui et sa sœur, au moment de quitter la maison l'automne dernier. Sur la table, resté ouvert, un exemplaire du quotidien *Dagens Nyheter*. Daté du 7 octobre 1969. De l'année dernière, donc. Benjamin a épelé laborieusement les gros titres. Car l'année dernière il ne savait pas encore lire. Il a appris au cours de l'hiver.

Ils ont profité de ce week-end pour ouvrir la maison le temps de la saison estivale, pour aérer, pour faire le ménage et les lits. Benjamin et Margareta ont surtout joué en courant dans tous les sens. « Mes deux petits cabris ! » dit souvent leur père en riant.

Pendant que la mère prépare le repas, le père nettoie les vitres de la véranda. Ça ne le dérange pas d'avoir Benjamin et Margareta dans les pattes. Et quand elle grimpe sur la balustrade de la véranda, il n'interrompt pas son travail, il ne la regarde même pas : il se contente de lui adresser un avertissement, une petite phrase lancée au passage.

- Margareta, ne grimpe pas sur la rambarde. Tu pourrais tomber.
- Sauf que je ne tomberai pas.
- Tu n'en sais rien.

Le père continue à laver ses vitres, très concentré. C'est un travail qu'il adore. Nettoyer. Enlever les taches. Remettre les choses en place. Comme la vague qui escamote les châteaux de sable des enfants et efface leurs empreintes sur la plage pour laisser dans son sillage une surface lisse et unie. Comme une espèce de correction.

Benjamin cesse de jouer. Il se penche par-dessus la balustrade, regarde en bas de la falaise qui tombe à pic dans la mer. C'est vertigineux.

La mère apporte assiettes, verres, couteaux et fourchettes. Elle commence à mettre la table.

- Est-ce qu'on meurt si on tombe d'ici ? demande Benjamin.

Ils se trouvent très haut. Tomber est un péché. Celui qui tombe a lancé un défi à Dieu.

- Fais voir !

Sa petite sœur se penche à son tour, là où elle vient de grimper. Comme son grand frère elle veut regarder la falaise. Benjamin se penche un peu plus encore dans le vide. Margareta rit et l'imité.

Le soleil brille. Les mouettes crient.

La mère pose un couteau et une fourchette à côté de chaque assiette. Meticuleusement. Methodiquement. Tout en fredonnant.

Benjamin sent ses muscles se tendre, son corps se préparer à sauter. Il se balance sur la rambarde. Manquant de perdre l'équilibre, il est parcouru de frissons. L'abîme est béant.

Margareta rit encore plus fort et grimpe encore plus haut, elle se pousse pour ainsi dire par-dessus – et là quelque chose semble soudain déraiper : elle rate sa prise, elle glisse de plus en plus, plus en avant, plus vers le bas ; elle tombe d'abord lentement, puis d'un seul coup très rapidement.

Au même moment le père abandonne son nettoyage des fenêtres et se précipite sur sa fille. Il la rattrape, elle n'a même pas le temps d'avoir peur. Il la descend de la balustrade en la tenant dans ses bras, avant que l'accident n'ait eu lieu. Il en profite également pour éloigner son fils en le serrant contre lui. Et, avec la même voix calme mais ferme qu'auparavant, il répond à sa question par ces mots :

– Je pense, Benjamin, que nous allons nous abstenir de le vérifier.

Aucune autre réponse. La discussion est close.

– Toujours est-il que le repas est prêt, dit la mère, qui de ce pas va chercher le plat dans la cuisine.

La famille se met à table sur la véranda. Le père récite la prière. Et les voici ensuite attablés devant leur hareng de la Baltique accompagné de purée mousseline. Les enfants mangent le poisson avec les doigts. La mère, pour qui les repas sont censés représenter un moment privilégié d'échange et de dialogue, dit :

– En tout cas, il fait un temps magnifique.

Ce n'est pas une question, elle n'obtient donc aucune réponse. C'est plutôt l'exemple de phrase typique qu'on prononce quand on partage un repas. Une petite phrase sympathique.

– On pourra aller se baigner après ? demande Benjamin entre deux bouchées.

– Benjamin doit utiliser sa fourchette lorsqu'il mange, répond le père sans lever les yeux de son assiette.

Benjamin répète sa question :

– On pourra aller se baigner après ?

– Ah, sûr : des soirées comme celle-ci, c'est fantastique, quand on pense que nous sommes encore au mois de mai, dit le père.

– On pourra aller se baigner après ?

– L'été paraît, oui, tellement long, dit la mère.

Le père lui coupe la parole.

– Benjamin, tu as sept ans. Ne mange pas avec tes doigts. Et utilise ta fourchette.

Un autre hôpital. Une autre chambre de malade.

Stockholm. Hôpital Söder. Service 53. Chambre 5.

Blanche.

Des murs dépouillés. Hormis un tableau, un seul. Une lithographie. Des rectangles qui se chevauchent. Qui a bien pu avoir l'idée de l'accrocher ici ? S'agit-il d'un élément de décoration censé égayer la pièce ?

Près du lit d'hôpital : une table avec des cotons-tiges, du sérum physiologique, des médicaments, un verre de jus d'orange avec une paille, des tulipes rouges dans un vase, des journaux de la veille, datés du 10 mars 1989 et tous barrés de gros titres au sujet de l'affaire Ebbe Carlsson, scandale politico-judiciaire plein de rebondissements et évidemment lié à l'assassinat toujours non élucidé d'Olof Palme.

À la tête du lit d'hôpital : un goutte-à-goutte qui diffuse de la morphine, des antibiotiques et une alimentation parentérale dans les veines du jeune homme alité, des tuyaux plantés dans les bras, dans le nez.

À côté du lit d'hôpital : un autre jeune homme, assis sur une chaise. Il veille. Plus tôt dans la journée quelques amis sont venus lui tenir compagnie. Mais en ce moment il est seul avec le malade. Il lui lit des poèmes à haute voix.

– Je vais continuer avec un poème de Karin Boye, dit-il. « *Autrefois notre été s'étirait en éternité. Nous flânions sans fin sous le soleil autrefois.* »

L'espace d'un instant il regarde par la fenêtre. L'hiver vient de faire une embardée dans le printemps. Il voudrait ouvrir la fenêtre, mais la fenêtre est impossible à ouvrir.

Puisque tout dans cette chambre d'isolement est scellé. Condamné.

Il ferme les paupières. Il convoque dans son esprit une soirée de mai. C'est tout au début de quelque chose. Un parfum de merisier pénètre par la fenêtre ouverte. Et il est imminent, cet été qu'ils ont tant attendu, cet été qu'ils s'étaient fixé comme objectif.

« Au moins jusqu'à l'été », s'étaient-ils dit. Et de toper là, même.

Il lui arrive de sentir le désespoir l'envahir quand il y repense.

Il rouvre les yeux. Il est de retour. La fenêtre est fermée. Entre ces quatre murs, une odeur de désinfectant et des effluves indéfinissables, douceâtres, écœurants, qu'il associera pour toujours à cette chambre.

On n'est pas en été. C'est l'hiver en plein printemps.

– Je n’ai plus faim. Je peux sortir de table ? demande Margareta.

– Tu es sûre que tu as assez mangé ? réplique la mère.

Le fils se lève, impatient.

– Moi je suis sûr que j’ai assez mangé. On peut aller se baigner maintenant ?

Benjamin se tourne et voit son reflet dans la fenêtre tout juste lavée.

– Il ne fait pas trop froid pour se baigner ? objecte le père.

– Il ne fait pas froid du tout, dit Margareta.

– Tu n’en sais rien, dit la mère. Je te sers un café, Ingmar ?

– Oh oui, ça me ferait bien plaisir, ma colombe. Quant à vous, il faudra attendre une demi-heure avant de vous baigner, autrement vous risquez de vous noyer.

Benjamin se regarde dans la fenêtre propre. Il se plonge dans son reflet. Ça lui arrive de temps en temps. Il remue le bras, lentement, et voit son double l’imiter. Il étudie ses yeux, son visage, incline un peu la tête, d’abord d’un côté, puis de l’autre.

Soudain il applique ses deux paumes sur la vitre. Ses mains y laissent une empreinte visible.

– Pourquoi tu as fait ça ? s’exclame le père, irrité. Moi qui viens de faire les carreaux...

Benjamin revient à la réalité. Émerveillé, il voit les empreintes de ses mains. Il pense : Je suis ici.

C’est une pensée grande et puissante. Il vient de découvrir qu’il existe.

Toute sa vie durant il se souviendra de cet instant très précis. La soirée d’été, la véranda, la mer. Les marques laissées par ses mains sur la vitre. L’instant où il a eu un aperçu de lui-même. Il a vu quelque chose dans le miroir de la fenêtre. Quelque chose qui lui a rendu son regard, qui a approuvé d’un hochement de tête. Ce sera l’un de ses premiers souvenirs indélébiles.

– Maintenant tu vas chercher le chiffon et le produit à vitres. Et tu m’effaces cette trace, s’il te plaît.

Le père continue de manger. Il fait toujours ça. Il n’élève pas la voix. Il ne se met pas en colère. Il tranche une question. Dès lors, c’est comme ça et pas autrement. Puis les autres s’y plient. Ils *veulent* obéir.

Benjamin aime son père. Et il aime l’autorité du chef de famille. Le fait qu’il décide ce qui doit être.

– Ce n’est pas grave, dit-il gaiement. Moi je trouve ça rigolo de nettoyer les carreaux.

Le jeune homme dans le lit vient d'ouvrir les yeux. Son regard fouille inlassablement le plafond.

Il transpire. Il respire. Entêté, terrorisé.

Respirer est un effort. Il est étendu les paumes tournées vers le haut, comme en prière. Il gémit. Il est très fatigué, il a très peur.

Les larmes coulent sur ses joues. Il pleure, il n'en finit pas de pleurer.

Le jeune homme assis à son chevet essaie de ne pas voir que l'homme dans le lit pleure. Il essaie au contraire de se concentrer sur le poème qu'il lui lit.

Ne pas élever la voix. Ne pas se laisser submerger par l'inquiétude de l'autre.

Garder son calme. Son autorité. Grâce à son autorité il va rasséréner le malade.

Amour et contrôle. Les deux sont indissociables.

En fait il voudrait crier et agripper l'homme qu'il aime, le secouer pour le ramener à la vie, le frapper, le caresser, le consoler : « Ne pleure pas, mon amour. Il ne faut pas que tu pleures ! »

Or il ne crie pas. Il ne crie ni ne frappe ni ne caresse ni ne console. Il lit, c'est tout. Il lit le poème de Karin Boye, en tentant de s'approprier les mots :

– « *Sans appréhender l'approche du soir nous chavirions* »...

L'émotion lui serre la gorge, malgré lui. Il est obligé de prendre une profonde inspiration pour étouffer les pleurs qui menacent de jaillir. Il se force à poursuivre la lecture, posé et imperturbable, exactement comme il a été éduqué à le faire, exactement comme l'aurait fait son père.

– « *Sans appréhender l'approche du soir nous chavirions dans les senteurs verdoyantes de profondeurs sans fond.* »

Le malade jette la tête d'un côté sur l'autre, fébrile, anxieux. Son regard erre, hagard. Il étouffe. D'où l'anxiété et la terreur. Il est en train d'étouffer.

Le jeune homme dans le lit va mourir et il le sait.

Il a très peur de mourir.

Margareta et Benjamin jouent tout nus sur le rivage et sous le soleil du soir. Il ne fait guère plus de quinze ou seize degrés, mais ils ont tellement attendu ce printemps, cet été, qu'ils ne peuvent plus attendre.

Leurs parents les regardent. Le père nettoie la plage des cailloux rejetés par les vagues, qu'il lance ensuite dans la mer. Même à cette heure tardive,

le soleil brille tellement fort que le sable semble en feu. L'eau scintille, les bouleaux et les trembles près du ponton sont flamboyants.

– Bon, moi je vais faire trempette, décide d'un seul coup le fils qui avance de quelques pas dans l'eau.

– Mais Benjamin, la mer est glacée ! proteste sa mère, debout à côté du père sur la plage.

Il ne l'écoute pas, continue de barboter. Et la mer est réellement glacée. Tant pis, il y va quand même.

– Pas plus loin que le nombril, alors ! lance le père.

Benjamin s'arrête, croise les bras, prend une grande bouffée d'air. Puis, dans un mouvement lent mais déterminé, il s'enfonce dans l'eau encore si froide.

Le jeune homme étendu dans le lit transpire et pleure parce qu'il va mourir. L'autre jeune homme assis à son chevet essaie de maîtriser ses émotions en lisant un poème de Karin Boye.

– *« Où s'est-elle évaporée notre éternité ? Où avons-nous égaré son secret sacré ? Nos jours étaient trop courts. »*

Le jeune homme qui lit poursuit sa lecture.

C'est comme une conjuration. Comme une prière, maintenant qu'il n'est plus autorisé à prier, maintenant qu'il a perdu le droit de prier.

Il pense : Nous qui n'avons plus la foi, nous aussi nous prions. Simple-ment, personne n'écoute notre prière.

– *« Sous le joug nous ployons, dans la peine nous forgeons une œuvre impérissable – dont l'essence »*... lit le jeune homme sur la chaise.

Il lève les yeux sur le malade dans le lit qui s'est momentanément calmé et a refermé les yeux. Deux infirmières venues retourner l'homme alité et soigner ses escarres quittent en silence la chambre une fois leurs soins terminés.

– ... *« s'appelle le temps. »*

Le jeune homme sur la chaise pose délicatement le recueil de poèmes de Karin Boye, une anthologie qu'il a achetée pendant les soldes de février. Il observe la respiration du malade dans le lit. Toujours brève et rapide, comme celle d'un oiseau effarouché. La tête remue toujours sur l'oreiller, d'un côté puis de l'autre, mais à présent avec des mouvements minuscules.

Le jeune homme sur la chaise se lève pour éponger le visage du malade. Celui-ci pousse un gémissement, comme s'il venait d'être dérangé dans sa concentration. Le jeune homme lui caresse la poitrine.

Il sent les côtes. Il laisse sa main reposer.

Il sent le cœur qui bat encore.

Benjamin a fini de faire trempette, il sort rapidement de l'eau.

– Vous avez vu mon plongeon ? crie-t-il, tout fier, tout content, avant d'y retourner en courant.

– Parfait ! répond le père sans même l'avoir regardé car il surveille Margareta du coin de l'œil, assise sur le sable mouillé. On rentre maintenant, avant que vous ne soyez morts de froid.

Britta glisse sa main dans celle d'Ingmar, pour le forcer à lâcher la bride un instant. En fait, elle l'aime pour son autorité de chef de famille, son sens des responsabilités, sa maîtrise des choses ; mais il n'est pas non plus interdit de se détendre et de se laisser aller, ne serait-ce qu'un tout petit peu. Elle regarde la mer lisse comme un miroir et les enfants qui se baignent. Elle pousse un soupir de bonheur.

– Autrefois notre été s'étirait en éternité... dit-elle en serrant doucement la main de son époux.

Il n'a pas dû reconnaître le vers de Karin Boye ni remarquer qu'elle lui tenait la main, forcément, car il se détourne d'elle pour ramasser le grand drap de bain. Comme d'habitude, elle est parcourue d'un frisson de déception quand il porte son attention ailleurs. Il le fait avec désinvolture. Ça ne lui coûte absolument rien de la repousser.

– Allez, venez maintenant, les enfants, j'ai dit ! crie-t-il. Venez que nous vous essuyions !

Il tient le drap de bain comme un défi lancé à Benjamin, toujours avec de l'eau à quinze degrés jusqu'à la taille, et à Margareta, assise les fesses dans le sable froid et mouillé. Les enfants obéissent tous les deux, ils se précipitent dans ses bras.

Tel un ange gardien il les enveloppe de sa chaleur.

Benjamin dort dans la couchette du haut, Margareta dans celle du bas. Tout est dans l'ordre des choses.

Le garçon porte un pyjama délavé trop petit pour lui, imprimé de petits éléphants qui se tiennent sur des sortes de ballons de plage. Le pyjama est resté dans la maison d'été pendant l'hiver. Il le renifle. Son pyjama d'été. Il s'est poussé pour faire de la place sur l'oreiller à ses deux peluches préférées, un nounours en piètre état et un petit chat en tissu. Il aime leur offrir les endroits les plus confortables du lit, et tant pis s'il est obligé de se recroqueviller sur le matelas au bas de l'oreiller.

Comme toujours, Margareta a emporté un tas de *Picsou Magazine* dans le lit. La mère est assise sur une simple chaise en bois à côté de la couchette

inférieure, elle récite la prière du soir. Le store enrouleur bouge un peu dans la légère brise, l'air un peu plus frais s'insinue dans la chambre comme un petit ruisseau. Tout est exact et calculé par Dieu. Tout est comme ça doit être.

La mère prie à voix haute pour eux :

– Jéhovah Dieu, commence-t-elle – et Benjamin et Margareta ferment les yeux pour se laisser pénétrer par la voix de leur mère et son invocation : Jéhovah Dieu. Jéhovah Dieu.

Jéhovah Dieu qui s'est révélé à Moïse dans un buisson ardent. Qui a guidé son peuple à travers le désert. Qui a divisé les eaux de la mer Rouge pour que ses élus puissent marcher les pieds au sec au fond de la mer. Qui a laissé la manne tomber du ciel pour les nourrir.

– Jéhovah Dieu, prie-t-elle, nous Te remercions d'avoir pu vivre ce jour et d'être Tes témoins. Nous Te prions de veiller sur Margareta et Benjamin, sur papa et moi cette nuit, pour que nous ayons un bon sommeil et que nous puissions nous réveiller demain et continuer à honorer et sanctifier Ton nom dans tous nos actes...

Benjamin se met en chien de fusil sur le matelas. Il lève brièvement la tête pour s'assurer que le nounours et le chat sont bien à leur place attitrée sur l'oreiller. Il entend la voix de sa mère. Une moustiquaire fixée dans l'encadrement de la fenêtre laisse entrer la fraîcheur de la soirée. Il repose dans cette sécurité qui est Jéhovah. Il ferme de nouveau les yeux et, si sa maman avait pris la peine de regarder, elle aurait vu qu'il souriait.

Ingmar débarrasse la table du dîner. Il a un torchon jeté sur l'épaule. Il adore débarrasser et faire la vaisselle, corriger et remettre en place. Même quand son épouse a décidé de ranger la cuisine, il est capable de repasser derrière elle avec un chiffon afin de soigner la finition, pour que tout soit parfait. Ce n'est pas un désaveu du travail de sa femme, simplement il y prend tant de plaisir ; et cette pensée peut-être immorale lui traverse l'esprit : c'est exactement cette sensation que Jéhovah a dû éprouver au sixième jour de la Création en regardant tout ce qu'Il avait fait et en voyant que c'était très bon.

Car Ingmar a la même impression : il se sent satisfait, maître de tout, et il se sent pur. À présent la nuit peut venir. Et le jour suivant. Si Dieu le veut. Ils sont prêts.

Dans le soleil du soir il aperçoit soudain l'empreinte des mains de son fils sur la vitre.

Elle n'a pas été essuyée. Benjamin était gentiment allé chercher le chiffon, il s'en souvient, mais autre chose a dû se passer entre-temps, comme si souvent avec les enfants. Les petits étant déjà couchés, il ne peut pas obliger

Benjamin à se lever pour ça. N'empêche, il ne peut pas non plus laisser ces taches sur le carreau. Il enlève le torchon de son épaule et s'approche de la fenêtre. Les marques sont très visibles à la lumière du soir. C'est le gras du hareng que Benjamin a mangé avec ses doigts.

Le père se fige pour considérer les traces de son fils.

Cinq doigts à chaque main. Une sorte de perfection. Il est aussitôt submergé de gratitude. Plein de reconnaissance envers Jéhovah de l'avoir jugé digne d'être père, de lui avoir confié, chose inouïe, ces deux vies à administrer. Il se sent brusquement désemparé face à tant d'amour. Et il demeure ainsi, inerte, perdu dans la contemplation des empreintes de son fils. Il veut remercier Jéhovah, le louer pour ce moment qu'il est en train de vivre. Il veut prier pour que ses deux enfants deviennent de fidèles serviteurs de Jéhovah, qu'avec leur vie ils sanctifient continûment le nom sacré de Dieu.

Il regarde longuement les traces de mains. Et il reste là, comme s'il voulait retenir l'instant.

Les mains de son fils, si petites. Les doigts écartés. Elles ressemblent aux gravures rupestres dans les grottes françaises qu'il a vues en photo.

Le soleil descend sur le miroir de l'eau.

Hésitation.

Le jeune homme dans le lit respire encore. Ou plutôt il inspire, très lentement. Toute l'attention dans la chambre est concentrée sur cette respiration courte et laborieuse. Le jeune homme sur la chaise fixe sa bouche et le creux de sa gorge qui se soulève encore, comme une eau dont les vagues sont en train de se niveler.

Hésitation. Alors qu'il n'y a aucune place pour elle. L'hésitation est plus néfaste que tout ou presque.

Là, sans la moindre hésitation, le père efface en frissonnant les traces laissées par son fils sur la vitre. Comme une chose qui doit être faite.

La vitre est à nouveau propre. Seuls le soleil couchant et le ciel s'y reflètent encore.

Le jeune homme dans le lit serre tout à coup ses poings. Fermelement, très fermelement il les serre. Puis il se détend.

Le jeune homme assis lève les yeux, comme si l'espace d'un instant il avait relâché son attention.

– Rasmus ?

Il se redresse, d'un coup.

– Rasmus ?

Sa voix, il l'entend. Sa voix à elle qui fuse au loin, qui ne l'atteint pour ainsi dire pas. Il n'est pas obligé d'y prêter attention. De toute manière, si elle cherche, elle finira par le trouver. Puisqu'il ne s'est pas caché, pas du tout. Il a uniquement disparu en lui-même – encore. Comment pourrait-il l'expliquer ? Il se tourne en dedans, à l'intérieur de lui où c'est comme un univers à part entière. Un autre monde. Un monde de verre. Rasmus est un garçon de verre.

Rasmus se tient devant la fenêtre du salon, le visage tout près de la vitre. Dehors, leur jardin. Tout y est toujours si immobile : les meubles de jardin, la pelouse impeccablement tondu, les pommiers parfaitement taillés, les parterres coquettement plantés de rosiers et d'anthémis qui bordent l'allée de gravier jusqu'au portillon. Puis, derrière le portillon et la clôture : la route. Cette route qui traverse Koppom, qui fait sortir d'ici, qui emmène loin.

Koppom est un petit village. Bien sûr, il y a des routes secondaires comme la route Vieille et la route des Champignons et la route de la Lande, mais il n'y a qu'une vraie route digne de ce nom : la route de Koppom. Celle qui mène à Åmotfors si on prend à droite et à Årjäng si on prend à gauche.

Aussi longtemps qu'il vivra, Rasmus va associer gauche et droite avec Årjäng et Åmotfors. On salue avec Åmotfors, « bonjour, bonjour » ; et, comme Rasmus est gaucher, il écrit avec Årjäng.

Certains jours, il peut rester des heures devant la clôture et ne faire qu'une chose : fixer la route. Celle qui emmène loin. Celle qui fait sortir d'ici.

Rêveur, haletant, il regarde la circulation. Les voitures qui défilent, qui filent. Il imagine les conducteurs : qui ils sont, où ils vont. Dans son imaginaire, ils sont toujours heureux, et ce sont toujours des hommes.

– Rasmus ?

Elle va bientôt quitter la cuisine pour venir le trouver. Elle fait toujours ça. Elle a toujours peur qu'il lui soit arrivé quelque chose.

Il appuie son front contre le verre. Sur le rebord de la fenêtre, des pots avec des pétunias violets. Ils ont toujours été là. Les mêmes petits pots. Les mêmes pétunias violets. Comme d'ailleurs tout dans la maison. Tout dans cette maison a toujours été là.

Un jour, alors qu'il avait trois ans, Rasmus a consciencieusement pincé les fleurs, toutes sans exception. Ses parents racontent souvent cette histoire

quand ils ont de la visite. L'histoire de Rasmus qui a pincé les fleurs. Et ensuite ils éclatent de rire.

Il respire contre le verre. Écrit dans la buée avec l'index.

– Rasmus !

Elle se tient à présent sur le seuil de la porte du salon. Elle le regarde, elle se calme.

– Ah, te voilà enfin. Pourquoi tu ne réponds pas quand je t'appelle ?

Elle vient lui caresser doucement les cheveux et la nuque.

– Qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi tu ne vas pas jouer dehors ?

L'enfant de sept ans ne bouge pas, le visage à quelques centimètres seulement de la vitre. Fasciné, il observe le mot dans la buée. Il n'arrive pas à s'arracher à ce phénomène qui est un vrai miracle.

– J'écris mon prénom. Regarde ! C'est écrit Rasmus.

Son prénom.

– Je vois ça, oui. Tu as écrit Rasmus !

Elle change de sujet. Tente de paraître pleine d'entrain et d'insouciance.

– Écoute, je viens de voir Erik avec un copain, dehors. Tu ne veux pas aller demander si tu peux jouer avec eux ?

Comme d'habitude, il fait semblant de ne pas l'avoir entendue, bien qu'elle se tienne tout près de lui. Comme d'habitude, il est complètement plongé dans son monde.

– Regarde, maman ! s'écrie-t-il, émerveillé, et d'un signe de tête il montre la vitre où les lettres qu'il a tracées avec l'index sont en train de disparaître.

– Mon prénom ! Il s'efface !

L'infirmière accourt à la hâte. Elle enfle des gants d'un geste rapide et déterminé. Le partenaire du patient a l'oreille plaquée sur la bouche du malade, il caresse son front et crie d'une voix aiguë que son petit ami ne respire plus.

L'infirmière sort de sa poche un petit miroir qu'elle tient devant la bouche du patient.

Elle voudrait dire : « Il ne faut surtout pas céder à l'hystérie ! »

Mais elle ne le dit pas. Elle dit :

– Si, il respire. Regardez !

Une légère buée se forme sur le miroir de poche.

Les lettres de son prénom se distinguent encore dans la buée.

Sa mère lui caresse la joue, avec inquiétude et admiration à parts égales. Il est son grand, son seul miracle. Lui seul donne un sens à sa vie.

Elle le touche précautionneusement, comme si elle avait peur qu'il n'existe pas pour de vrai, mais qu'il soit juste un petit îlot dans la mer qu'on rejoint une seule fois dans son existence, jamais plus ; comme s'il était de l'eau que la chaleur de ses mains transformerait en vapeur, comme s'il pouvait à tout moment se dissoudre et s'évaporer.

Lui, le miracle de sa vie.

Son amour pour lui : naturellement qu'il est une joie, un bonheur et tout. Mais cet amour a aussi été une inquiétude permanente ; un chagrin, une douleur, un deuil. Elle sait qu'elle n'a pas le droit d'éprouver ça, pourtant c'est le cas.

Ce chagrin, il est épais comme un ciel gris et bouché. Il est une pression qui pèse sur sa poitrine, et elle sait qu'elle doit apprendre à vivre avec cette pression qui n'est autre que le poids de son fils. Ou plus exactement : l'absence de son fils. Un membre fantôme.

Quand il était bébé, elle le mettait souvent debout sur sa poitrine en le tenant avec les mains, et il riait – il avait alors des yeux si heureux, si joyeux ; et elle, elle sentait le poids de son petit garçon comme une pression sur sa cage thoracique.

Cette même pression, ce même poids, elle les ressent toujours – ou plutôt : elle les ressent *surtout* quand il n'est pas auprès d'elle. Elle ressent la pression et le poids de son fils. Et si là, tout de suite, elle avait pu le voir, elle aurait pu du même coup voir s'il riait et si ses yeux étaient heureux. Mais elle ne peut pas le voir. Elle peut seulement l'évoquer comme un écho ou comme une ombre, et elle comprend alors que le véritable deuil ce serait ça : le perdre, ne plus jamais le voir, ne plus jamais le toucher ; quand tout ce qui reste serait le poids, la pression et la douleur fantôme dans sa poitrine.

Son absence.

C'est pourquoi elle est presque au bord des larmes, même quand elle l'a auprès d'elle, même quand il se tient tout près et que, époustouflée, elle caresse sa nuque, ses cheveux, car elle sait qu'il est en train de s'éloigner. Ça doit forcément se terminer ainsi : il va s'éloigner d'elle.

Dissous comme la vapeur, comme la brume du matin. Si fragile, si précieux.

Elle le touche, inondée de tendresse et d'inquiétude, elle voit Erik, le fils des voisins, jouer avec des enfants de l'autre côté de la route ; et Rasmus ne devrait pas être ici, à l'intérieur avec elle : il devrait être dehors avec les autres, il devrait courir partout et s'amuser, il ne devrait pas être ici à respirer sur le verre et écrire son prénom dans la buée avec le doigt.

– Pourquoi tu ne vas pas jouer dehors avec les autres enfants ?

Elle n’attend pas de réponse. Il semble déjà très loin. Déjà dans un autre monde.

Les années ont passé. Le paysage défile à toute vitesse. Rasmus regarde dehors. L’enfance est terminée. Son visage se reflète sur la vitre.

Le compartiment est presque vide. De temps en temps un monsieur des wagons non-fumeurs entre pour fumer une cigarette, sans un mot ou un hochement de tête pour lui. Puis il repart. Les petits cendriers métalliques sont remplis de mégots. Un panneau sur le rebord de la fenêtre indique qu’il est interdit de se pencher au-dehors et de jeter des objets susceptibles de provoquer des incendies ou d’autres dommages.

Rasmus porte le vieux duffel-coat de son père. Dans ce manteau un poil trop grand il peut en quelque sorte s’emmitoufler, il peut s’en envelopper. Dehors, des champs et des forêts, une route par-ci par-là, un village.

Le compartiment est une capsule. Il est en route maintenant. Quand il quittera la capsule, il débarquera dans sa nouvelle vie. Et ne reviendra plus jamais. Il est en route pour un chez-lui qu’il n’a jamais vu.

Un contrôleur ouvre la porte. Son uniforme lui donne une apparence autoritaire. Il a le menton large, le fond de la barbe sombre. Des yeux marron et chaleureux.

– Prochain arrêt Katrineholm, dit-il. Le suivant, Södertälje sud.

Rasmus essaie de capter son regard. Une brève seconde, ils se regardent dans les yeux. Et c’est soudain comme s’ils se déchiffraient, comme s’ils concluaient une sorte d’accord. Ou bien c’est juste Rasmus qui se fait des idées.

Le contrôleur referme la porte du compartiment et s’éloigne. Parcouru d’un frisson, Rasmus se penche en avant, se cache les yeux dans ses mains et rappuie son front contre la fenêtre.

Un jour, aux urgences d’un hôpital, un jeune médecin l’a touché avec une douceur si particulière que ça l’a chaviré. Il avait ces mêmes yeux marron et chaleureux que le contrôleur.

Un jour, un étranger a collé son genou contre le sien dans le train entre Åmotfors et Charlottenberg. Et il a gardé son genou serré comme ça, alors que rien ne l’y obligeait. Ils sont restés dans cette position pendant quasiment tout le trajet. C’était presque un pacte.

Un jour, à la piscine d’Arvika, un type a commencé à se tripoter devant lui quand ils se sont retrouvés seuls dans le sauna. Rasmus a senti la panique le gagner. Il n’avait pas de serviette pour se cacher. C’était un bel homme.

Rasmus devait avoir seize ans environ. Un peu plus tard, le type a essayé de l'attirer dans sa cabine. C'était tellement bouleversant que Rasmus en avait le souffle coupé.

Et maintenant le regard du contrôleur qui s'est attardé dans le sien. Des approches toutes petites, scintillantes. Il ne s'est pas trompé, il ne le pense pas. Il y avait quelque chose entre eux. Ils allaient bien ensemble.

Mais ça ne suffit pas, il en faut plus. Il a dix-neuf ans, il doit se libérer. Et c'est ce qu'il fait en ce moment même. C'est pour ça qu'il se trouve dans la capsule. Il va descendre du train et entamer une nouvelle vie.

Il respire sur le verre, il écrit son prénom. Le paysage défile à toute vitesse.

La veille au soir, alors que Rasmus fait ses bagages, Sara entre dans sa chambre avec des vêtements et des objets qu'elle estime indispensables : chemises repassées de frais, serviettes. Et puis elle lui apporte sa casquette de bachelier, qu'elle tourne et retourne dans ses mains.

– Je me suis dit... tu ne veux pas emporter ta casquette ?

– Mais enfin, maman, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse à Stockholm ?

– Ben... non... euh, je ne sais pas.

Elle est un peu blessée. Il s'en rend compte. Elle donne une petite tape offusquée à la casquette.

– Bon, dans ce cas, je vais la garder ici. En attendant.

Puis elle la place sur la bibliothèque du salon, comme un trophée. Vexée, elle repousse la photographie de mariage pour lui faire de la place. Que le garçon le voie de ses propres yeux, la valeur qu'elle a, cette casquette ! La bibliothèque contient aussi des photos de famille et un joli vase chinois, ainsi que quelques livres. Puisque Harald s'est récemment abonné au club de livres Bra Böcker. Voilà qu'il s'est mis dans l'idée de collectionner leurs encyclopédies. Quatre tomes sont déjà arrivés. Et encore, on n'en est qu'au début.

Harald regarde la télé. Aux infos, ils diffusent une interview du vainqueur des élections, Olof Palme. Rasmus entend la diction claire de Palme à travers la mince cloison de sa chambre. Son père est satisfait désormais, Rasmus le sait : les sociaux-démocrates sont enfin de retour au pouvoir, ces six années de traversée du désert avec des gouvernements de droite appartiennent au passé.

Ciel dégagé. Une journée fraîche malgré le soleil. Le jour où il laisse son enfance derrière lui. Un parfum d'automne et de départ. Les pommiers croulant sous les fruits.

Le coffre de la voiture est ouvert. Harald y dépose les sacs. Sara va et vient

entre la voiture et la maison, comme montée sur ressorts. Elle croise les bras sur sa poitrine. Elle semble avoir peur d'oublier quelque chose.

Des jeunes traînent de l'autre côté de la route, près de la station-service.

– Regarde, c'est Erik et sa petite bande ! s'écrie Sara, elle ne peut pas s'en empêcher.

Elle lève la main pour les saluer. Elle veut peut-être qu'ils les voient. Après tout, ce sont les copains d'enfance de Rasmus. Elle lance :

– Erik !

Les jeunes les voient, mais ils se détournent. Rasmus aussi détourne le regard.

Sara baisse la main. Perplexe. Elle ne sait pas ce qu'elle doit faire. Elle repense à toutes les fois où elle a essayé de soudoyer ces foutus mômes. Avec des gâteaux, du chocolat, des bonbons. « Venez jouer avec Rasmus ! » Harald ferme le coffre. Il jette un coup d'œil sur les jeunes de l'autre côté de la route. Puis, calmement, il s'installe au volant.

– Bon. Alors on y va.

Personne ne parle dans la voiture. Harald est au volant, Rasmus à l'arrière. Ils traversent Koppom au pas.

Rasmus regarde les maisons, les magasins et les commerces qu'ils dépassent : Matériel forestier de Koppom, le Coin de la Chaussure, la station-service Nynäs, la Hierneskolan, son ancienne école qui va du primaire au collège, puis le Koppom-shop qui vend des vêtements pour enfants et les jeans les plus ringards de la terre.

Ils passent devant la quincaillerie, la Papeterie de Valdemar, le Salon de coiffure Astrid et le Magasin de Haute-Fidélité, Conseils en Construction situé tout près de l'arrêt de l'Autorail, la Banque coopérative, la supérette Ica, la Caisse d'Épargne départementale et la bibliothèque dont la cave héberge un local pour les jeunes, géré par le pasteur, qui est peut-être ce que Rasmus déteste le plus dans Koppom.

Ils passent devant la coop Konsum, la station Shell, Fagergren et fils, la Maison du Peuple et la Pâtisserie de Bosse qui a changé de propriétaire l'année dernière, le nouveau est marié à une Philippine, raison pour laquelle la pâtisserie a été rebaptisée Café Philippines. Derrière le Café Philippines, on aperçoit les anciennes usines où Harald a travaillé, chez Frank Dahlberg. C'était avant la faillite de 1973. Ensuite il a trouvé son emploi actuel à l'usine de munitions Norma à Åmotfors, comme chef d'équipe dans les ateliers de chevrotines.

Ils passent devant la gare ferroviaire, la Caisse de Sécurité sociale, la Poste et la banque du Wermland, la pharmacie où travaille Holger et le centre

médical où travaille sa mère. Ils passent devant tout, et Rasmus se dit que c'est la dernière fois. Car il n'a pas l'intention de revenir ici.

Et tant pis s'il sait qu'il reviendra pour Noël.

– Ils auraient pu dire bonjour, ressasse sa mère.

Il soupire.

– Moi non plus je n'ai pas dit bonjour.

– Mais tu te rends compte, vous avez été dans la même classe pendant neuf ans ! s'écrie la mère, consternée.

Quel échec, tout ça. Un camarade d'enfance qui a vécu dans la maison d'en face pendant toutes ces années et qui se contente de se détourner.

Ils restent silencieux jusqu'à ce que le père sente qu'il doit intervenir. Il dit :

– On s'en fiche, Rasmus est un bon garçon.

– Attrape-le !

Un cri dans la cour d'école. C'est un hiver très enneigé. Avec des quantités et des quantités de neige. Et il est difficile de courir dans la neige ainsi emmitouflé, avec une combinaison, des bottes, un bonnet d'ours et des moufles. Il est impossible de donner de l'ampleur à ses mouvements. Le cœur bat fort sous le tee-shirt côtelé, le tricot, la combinaison. Rasmus transpire. Il est pourchassé par ses camarades de classe. Ils le rattrapent, le font tomber sur le dos. Quelque part, un soleil qui parvient tout juste à percer le ciel gris. Un témoin poltron. Les arbres dénudés. Dans la cour, des tas de neige pourrie formés par le chasse-neige.

Un garçon s'assied sur sa poitrine, bloque ses bras vers le haut avec ses genoux et ses mains. Un autre garçon, Erik de la station-service en face de chez lui, crie à tue-tête qu'il faut bien le tenir. On croirait entendre un cheval qui hennit.

Rasmus a encore des forces. Il lutte pour se dégager. C'est tellement dur de bouger avec tous ces vêtements sur le dos, cette combinaison. Les mouvements sont comme assourdis. Le garçon n'a aucun mal à rester à califourchon sur sa poitrine.

Erik continue à crier ses ordres stridents comme s'il était officier.

– Prenez d'la neige ! Défoncez-lui la gueule, putain !

Un autre garçon prend une poignée de neige et s'en sert pour lui frotter le visage. Il l'enfonce sous son pull, sur sa poitrine, sur son ventre. La neige est piquante, elle lui brûle le visage. La neige est froide et sèche et piquante.

Un troisième garçon arrive en courant avec de la neige pleine de pisserie de chien. Jaune foncé. Ils lui en frottent la figure, la font entrer dans sa bouche, l'introduisent de force entre ses lèvres.

Un instituteur se tient à la fenêtre de la salle des profs, à moitié caché derrière un rideau. Il fume en jetant un regard inexpressif par la fenêtre. Il voit que les garçons ont fait tomber leur camarade et sont en train de le bouchonner avec de la neige. Il entend leurs cris excités. Mais les bruits lui arrivent si étouffés, de si loin, ils ne le concernent pas.

L'instituteur tire sur sa cigarette, souffle la fumée par le nez. Un autre instituteur s'arrête derrière lui, une tasse de café à la main. Remue avec la cuillère. Regarde par la fenêtre, lui aussi. Voit ce que voit son collègue. Sent que cela nécessite un commentaire. Peut-être pour expliquer pourquoi il s'est arrêté là. Les conventions exigent qu'il lâche un petit mot de complaisance. Il dit :

– Eh ben, les garçons, c'est quelque chose !

Puis il porte la tasse à sa bouche et boit. Son collègue souffle encore de la fumée par le nez et soupire.

– C'est sûr.

Il reste silencieux un moment. Regarde la cour de récréation. Regarde les garçons qui frappent leur camarade plaqué au sol. Le ciel gris. Le soleil qui n'a pas la force de percer. Il soupire encore une fois.

– Ils n'y vont pas de main morte.

Il tire une bouffée de cigarette, pensif. Il souffle la fumée. L'autre instituteur va poser sa tasse dans la vaisselle sale.